

JEAN-FRANÇOIS SAMLONG



Une guillotine
dans un train
de nuit

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Romans

TERRE ARRACHÉE, Saint-Denis, Chez l'auteur, 1982 (Prix de Madagascar).

MADAME DESBASSAYNS, Saint-Denis, Éditions Jacaranda, 1985
(Prix des Mascareignes).

POUR LES BRAVOS DE L'EMPIRE, Saint-Denis, Éditions Jacaranda, 1987.

ZOURA, FEMME BON DIEU, Paris, Éditions Caribéennes, 1988.

LA NUIT CYCLONE, Paris, Éditions Grasset, 1992 (Prix Charles Brisset).

L'ARBRE DE VIOLENCE, Paris, Éditions Grasset, 1994
(Prix de la Société des Gens de Lettres ; Le Livre de Poche, 1966).

DANSE SUR UN VOLCAN, Jarry, Ibis Rouge Éditions, 2001.

LE NÈGRE BLANC DE BEL AIR, Paris, Éditions Le Serpent à Plumes, 2002.

L'EMPREINTE FRANÇAISE, Paris, Éditions Le Serpent à Plumes, 2005.

Essais

ANTHOLOGIE DU ROMAN RÉUNIONNAIS, Paris, Éditions Seghers, 1991.

LE DÉFI D'UN VOLCAN, Paris, Éditions Stock, 1993.

ENTRE CIEL ET MER, L'ÎLE, Lyon, Éditions Paroles d'Aube, 1993.

LES MOTS À NU, Éditions Udir, 2000.

LA CRISE DE L'OUTRE-MER FRANÇAIS (en collaboration avec Suzanne Dracius
et Gérard Théobald), Éditions L'Harmattan, 2009.

Ouvrages pédagogiques (collectif)

LITTÉRATURE RÉUNIONNAISE AU COLLÈGE, Saint-Denis,
CRDP/Océan Éditions, 2003.

ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE RÉUNIONNAISE, Paris, Éditions Nathan,
2004.

Photos

L'ÎLE INSOLITE D'UN JARDIN CRÉOLE, Saint-Denis, Éditions Surya, 2011.

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

Les littératures dérivent de noirs continents.

Manfred Müller

JEAN-FRANÇOIS SAMLONG

Une guillotine
dans un train
de nuit

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* **GALLIMARD**

Rancune et colère sont aussi des choses détestables où l'homme pécheur est passé maître.

LE SIRACIDE

La vengeance est un besoin, le plus intense et le plus profond qui existe.

CIORAN

*À la mémoire d'Ernestine Généreuse,
voyante extralucide.*

Cette histoire tisse des liens
avec des faits réels et des personnages
qui ont réellement existé, certes,
mais tout le reste est littérature.

Fusil et poudre jaune

Il se peut qu'il y ait un homme, un animal, un arbre pour barrer le passage à ce train spécial de nuit. Ou une panne pour l'arrêter, c'est possible aussi. Et pourquoi pas un déraillement sur la voie étroite, sur les pentes fortes ou dans les courbes serrées. Il se peut qu'il y ait quelqu'un, dans le tunnel du cap Bernard ou sur la montagne, pour faire basculer des rochers sur les rails, pensait Sitarane, dit le Nègre africain. Alors il ne se ferait plus aucun souci pour son compagnon de voyage et lui. Il ne s'inquiéterait plus de savoir si au bout de la nuit, devant la porte de la prison de Saint-Pierre, la foule grouillante attendait de voir tomber le couperet avant le lever du soleil, avec ce qu'il faudrait dans le regard pour que les larmes ne jaillissent pas de joie ou de tristesse, et qu'on ne s'évanouisse pas devant l'aube blessée à mort. Il y aurait une intervention des âmes errantes en sa faveur, se disait-il, parce qu'il n'avait pas terminé sa mission ici-bas, et le dieu des ancêtres, il s'en souvenait, lui avait confié dans un rêve qu'avec des pouvoirs diaboliques inventés pour lui seul il se couvrirait de gloire à perpétuité.

La première page de cette histoire fut écrite il y a plus d'un siècle. Aucun mot n'ayant été perdu, elle continue de s'écrire dans les cimetières, à la croisée des chemins, dans les ronds de sorcière, même si on n'en parle pas dans les journaux. C'est dans le silence des ténèbres que le mal prospère, dit-on. Mais le mal était-il là avant l'homme ? Nul

n'en sait rien. Nul n'a fait un commentaire à ce sujet. Nul n'a prétendu tout divulguer de l'Obscur qui, durant l'an 1909, se répandit dans le sud du pays. À l'époque, la ville de Saint-Pierre, qui longeait la mer avec mairie, port, gare, hangars, prison, église, tombeaux, avait abandonné l'arrière-pays aux forêts, aux ravines, aux grottes, aux hurlements de bêtes. Que ce fût aux abords de la gare routière, le long du pont de l'embarcadère ou sur la plage, ces créoles aimaient à discuter, à se divertir, à se héler, l'air était doux, et le regard posé sur l'horizon ils épiaient la proue d'un bateau arborant le drapeau tricolore, ils regrettaient en effet que l'île soit comme une épave antique aux yeux de la France, une terre lointaine colonisée, pacifiée, oubliée dans son isolement si bien que les échos de la civilisation arrivaient assourdis.

Pendant que l'on flânait sur le quai inondé de soleil, l'arrière-pays accueillait un régiment de malfaiteurs ; les grottes en grouillaient, comme des vers amoureux de cadavres. On marchait à la ruse. Pour survivre on jouait des coudes, du bâton, du couteau, sa réputation. On se bagarrait pour un fusil rouillé, une vieille femme acariâtre. On accusait le chien du voisin de la rage. On s'insultait d'une bande rivale à l'autre. On se plaisait également à réunir les hommes aux épaules de lutteur et à provoquer une échauffourée à mains nues parce qu'on attendait qu'un chef se révèle et s'impose par la témérité, la hideur morale, dès l'instant où un retour à la lumière ne serait possible qu'avec le secours des mauvaises âmes dont on sentait la présence dans la pénombre. Se fiant aux présages, aux croyances, aux superstitions (dont les propriétés échappent au réel), on ne cessait de les prier, de les invoquer, de les honorer, malgré tout l'attente devenait insupportable à

mesure que le temps fuyait. L'insatisfaction était toujours là. Sans laquelle il n'y a pas de criminel, pas de crime, rien de tout cela.

Les traîne-savates, pareils à des meutes résolues à défendre leur territoire, se toléraient de moins en moins. L'attente empirait la haine. On ne supportait plus les frustrations. On se frottait à l'autre, éternels. On aggravait son tort par la hargne. On vivait sur le pied de guerre avec le voisinage. Coups de tête et de poing le matin. Coups de sabre qui blessaient la fierté, le soir. Le sang coulait à la lisière des champs, parfois. On évoquait un lieu où le crime existait, un lieu où pourrait être écrit le premier mot d'une histoire à lire avec des yeux puissants, aussi puissants que le phare qui guidait les bateaux, la nuit, quand ils se rapprochaient de la barrière de corail ; mille paires d'yeux capables de déchiffrer l'obscurité. On se disait que le sang appelle le sang, que la misère qui proliférait le long du sentier n'avait plus de raison d'être. Et l'impuissance des gendarmes qui patrouillaient à cheval dans les parages, une fois l'an, était si flagrante qu'il suffirait d'un monstre (toute société en cache au moins un) pour que l'île bien-pensante tremble de peur, et que se déchaînent les cyclones, les bas instincts, le mal qu'on portait en soi avec une impitoyable lucidité.

Ce serait leur histoire, une épopée barbare.

Ce serait une invitation aux vols, aux incendies meurtriers, aux mutilations des corps jeunes et vieux, tous confondus.

Un jour, devant la grotte baptisée « la Chattoire », injures et bruits d'armes déchirèrent le silence, c'était un formidable accrochage tel qu'on n'en avait plus vu depuis longtemps entre les bandes rivales. Mêlée confuse, générale.

On donnait et recevait des horions. Grossièretés et jurons accablaient les oreilles de ceux qui, les poings fermés, immobiles, faisaient cercle autour des belligérants teigneux, avec le sentiment qu'un événement de premier ordre allait se produire sous les regards ahuris. C'est ce qu'il advint. Au milieu d'un ballet de faces ornées d'ecchymoses, de lèvres tuméfiées, d'yeux pochés, de nez sanguinolents, de crânes déplumés, de genoux désaxés, deux hommes s'affrontaient.

Sans temps mort.

Les spectateurs se sentaient proches d'une suite de rebondissements imprévus et retenaient leur souffle. Ils espéraient, priaient, pronostiquaient un meilleur avenir pour eux, des crève-la-faim. Ils s'impatientaient de voir naître le chef qui les ferait grandir dans la cruauté. Ce chef, à bien regarder les lutteurs, n'aurait pas la peau blanche. Sinon l'histoire se répéterait, bafouillerait, balbutierait. Soudain le silence. Dans ce silence, ils surent que le combat ne cesserait que lorsque l'un des deux prétendants au titre courberait le front sous un talon d'hirondelle (coup de talon lancé à la volée, les mains plaquées au sol) à tordre les mâchoires et à tourner la tête devant derrière. Vlan. On tomberait. On se relèverait. On ricanerait. On rirait jaune. On rirait rouge à cause des lèvres éclatées. Et quoi d'autre? Mais de quoi d'autre que de violence se nourrissent les miséreux? D'un semblant d'espoir. Comme tous les hommes sur la terre. Le drame commencerait ici, à cette heure-ci... de la perte de l'humain en eux.

Tout à coup, comme pour exhorter les deux jouteurs à conclure l'empoignade, car le regard voilé de lassitude, de sueur, de sang, les bras pesants, ils flageolaient sur leurs jambes, c'était l'évidence même, tout à coup vibra le son d'un tambour. C'était le signal qu'attendaient les femmes

pour pénétrer dans le rond, qu'elles se préparent à secourir le vaincu qui le restant de sa vie n'aurait plus à la bouche que le goût amer de la défaite.

Puis un cri étouffé. Han !

Le tambour se tut.

L'homme gisait par terre, les jambes brisées, hagard. Il s'était laissé surprendre par un de ces sauts en ciseaux qui ne pardonnent pas. Quand son adversaire, bombant le torse, ôta un couteau de la ceinture de son pantalon, la foule recula d'un pas sans quitter des yeux le pauvre diable qui grimaçait de douleur, haletait, suait, tremblait. C'était terminé pour lui, qu'il meure ou pas. Ces bandits de grand chemin admettaient volontiers qu'ils étaient malveillants, fielleux, pourtant ils avaient l'air de penser que ce n'était pas le sang de l'un des leurs qui devait couler mais celui des fils, petits-fils et arrière-petits-fils des conquérants blancs, responsables selon eux de leur dénuement.

Si le vainqueur commettait son geste, la malédiction retomberait sur eux. Cette petite victoire (celle d'un faible) aurait d'incalculables conséquences, avec la folie et le danger de perdre la vie.

À l'instant où, peu avant la brune, le tambour annonça la mise à mort, les gens ne manifestèrent aucun signe de désapprobation, ni ne témoignèrent un engouement pour l'égorgement de l'un des leurs ; le chef qu'ils avaient vu en songe était absent du cercle, ils en avaient la conviction.

Alors, le Nègre africain sortit de la grotte.

Il marchait avec des roulements d'épaules, les pieds nus, vêtu d'un pantalon et d'une chemise de toile grise, on voyait qu'il était homme à fasciner la foule qui se berçait de l'espérance de vivre plus dignement demain. « Il avait un petit quelque chose d'un animal sauvage, écrivit à l'époque le

journaliste Aldo Leclerc dans *La Patrie créole*, disons une magnifique panthère à la peau noire et luisante, dont le regard volait par-dessus la racaille. » Il avançait avec lenteur, calme, manœuvrait avec la ruse et la souplesse de l'un de ces esprits les plus supérieurs, parce que, à l'âge de quarante ans, il avait déjà beaucoup galéré avant d'échouer ses rêves au fond de la grotte. Il marchait comme s'il caressait l'écume de la réalité des êtres et des choses. Le plus troublant pour les gredins, c'était ce sentiment de voir rapprocher celui qui avait un tempérament de chef, plus âgé que les deux combattants, moins conciliant. Comment s'appelait-il encore ? Sitarane. Il n'était pas très grand mais costaud, et son heure était venue. Du moins, il le pensait. Car, condamné à languir dans le désœuvrement à la Chattoire, on ne sait depuis combien de mois, qu'importe, depuis trop longtemps, et qu'il se mette à remâcher le passé, à se raidir contre l'adversité, il escomptait jouer un rôle digne d'un nègre de sa carrure, mais n'était-ce pas le démon qui le tentait ?

Ce soir-là s'offrait à lui la chance de se soustraire à son destin et d'entrer dans l'histoire sous des salves d'applaudissements.

Bouffée d'ivresse.

Il se fraya un passage parmi les gens.

Puis il déclara que le dieu des ancêtres (était-ce Dieu ?) venait de lui révéler la raison pour laquelle il avait atterri dans la grotte, et cette façon qu'ils avaient de le regarder, de lui parler avec les yeux, qu'il les préserve de la faim, de la peste, du choléra ; qu'il les rejoigne avec ses antipathies, ses rancœurs, sans jamais apaiser sa soif de vengeance ; qu'il rejette ses craintes, le doute, avec horreur ; qu'il garde la méfiance, et accepte sans restriction les opportunités qui se présenteraient à lui. Peut-être lui faudrait-il tuer sans pitié,

sourd aux sanglots, aux suppliques, s'il désirait les ramener à la lumière, vraiment.

C'était écrit, qu'il le veuille ou non.

Levant les bras, Sitarane ajouta qu'il se moquait du sauter en ciseaux, du talon d'hirondelle, du couteau, du fusil, du prêtre, du gendarme, de la prison, de la mort. C'était fini, les querelles entre les bandes. Il allait faire la guerre aux injustices, et fondre sur tous ceux qui ne dormaient que d'un œil, de peur qu'on leur vole leur argent volé aux plus démunis (les gens continuaient à rêver tout haut pendant son discours improvisé mais percutant). Ou encore sur ceux qui avaient des armes, des armoires à vêtements, des boîtes à bijoux, des greniers à riz, des tonneaux de vin de France, du pain, de la confiture, du beurre, du café, du sucre, une insolente richesse étalée au soleil. Dans le regard de ses adulateurs, petits et grands, dans leur attente pénible, anxieuse; dans leur attitude un peu gauche, celle de l'éveil d'une convoitise effrénée; soudain le vent qui gémit dans les arbres et les roquets qui aboient; dans le bourdonnement des mouches et la stridulation des grillons, dans le meuglement des bœufs, oui, dans tout cela était gravée cette chose incroyable : l'invulnérabilité du Nègre africain.

Ainsi donc, le vaincu était par terre dans une extrême souffrance; et le vainqueur debout, le couteau à la main. Atmosphère tendue. Grincements de dents. Le temps pressait. La mort bouillait d'impatience. Nul doute qu'en cette occasion le Nègre africain avait envisagé l'idée que, dans une île livrée à elle-même en ce début de siècle, il pourrait devenir le chef de la poignée de malandrins qui vivaient d'expédients, et se venger de je ne sais quoi ou de je ne sais qui, certainement des propriétaires terriens dont l'orgueil ravivait en lui le sentiment détestable d'une société qui

se passait d'eux, oubliés de tous. Lui, il ne voulait plus être cet individu sans visage, qui erre d'une caverne à l'autre, incapable de fournir une raison de vivre à ceux-là qui lui ressemblaient tant.

Afin de leur montrer que rien, absolument rien, n'avait été écrit au hasard, en tout cas pas en ce qui concernait sa destinée, il porta la main gauche à ses lèvres, la paume tournée vers le ciel, puis, après avoir rempli d'air ses poumons, il souffla énergiquement, et une poudre jaune s'éleva vers la figure du briseur de jambes qui n'eut pas le temps de réaliser ce qui lui arrivait; en moins d'une minute, ses yeux se fermèrent, s'ouvrirent, se fermèrent, ses doigts se desserrèrent sur l'arme. Pris d'une torpeur, il tituba et s'écroula dans la poussière. Oh! s'exclama la foule. Cela tenait du sortilège ou de quelque chose d'analogue, plein d'alléchantes promesses. La foule est crédule par nature; son approche du futur est simple, et tout fait qui sort de l'ordinaire est un miracle.

Le tambour envoya un roulement joyeux, tandis que serviteur d'entre les serviteurs, pivotant sur ses talons avec élégance, s'enorgueillissant d'avoir prouvé qu'il était l'héritier d'une puissance occulte, le Nègre africain remercia humblement le dieu des ancêtres les bras levés au ciel, il rêvait de maisons à piller, et dans la nuit légère tous les regards s'étaient tournés vers lui, émerveillés, comme si quelques victoires éclatantes, connues de lui seul, qu'il appelait de ses vœux, accouraient déjà en direction de la grotte. Il avait eu cette vision au sein de la foule en liesse, de lui, de son avenir; une vision partielle, car, si on lui avait accordé le privilège d'entrevoir tout ce que le destin lui préparait en douce, il aurait pris l'escampette comme on disait naguère dans l'île.

Mood Indigo

Remington

Patrice NGANANG

L'invention du beau regard

Jean-François SAMLONG

Une guillotine dans un train de nuit

Arnold SÈNOU

Ainsi va l'hattéria

Amal SEWTOHUL

Histoire d'Ashok et d'autres personnages de moindre importance

Les voyages et aventures de Sanjay, explorateur mauricien des Anciens Mondes

Made in Mauritius

Sami TCHAK

Place des Fêtes

Hermina

La fête des masques

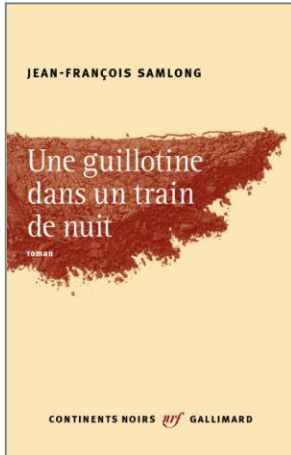
Amos TUTUOLA

L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails

Transit



Une guillotine dans un train de nuit Jean-François Samlong

Cette édition électronique du livre
Une guillotine dans un train de nuit de Jean-François Samlong
a été réalisée le 21 septembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138661 - Numéro d'édition : 245360).

Code Sodis : N53340 - ISBN : 9782072475153

Numéro d'édition : 245362.